

LE SILENCE DE LA MONTAGNE



SI D'AVENTURE UN VAGABOND...

1

OBJECTIF 1992... Non pas l'acte unique européen, mais les Jeux Olympiques en Savoie. Une ruée vers l'or blanc s'annonce. Chacun prend ses marques. Certains sont les bienvenus, investisseurs de tous ordres, promoteurs, opérateurs de qualité (le maître mot). D'autres ne sont pas invités à la fête. Le gâteau se partage entre gens du monde. Il y a des barrières à établir.

L'emploi, n'importe lequel, aussi précaire soit-il, est un mirage, une lumière dans la nuit.

Ne mélangeons pas les genres, une loi existe.

Code Pénal. Article 269. Le vagabondage est un délit. Article 270. Les vagabonds ou gens sans aveu sont ceux qui n'ont ni domicile certain, ni moyens de subsistance, et qui n'exercent habituellement ni métier, ni profession. Le vagabondage est puni de 3 à 6 mois d'emprisonnement.

Est sans aveu, "au sens du droit féodal, celui qui n'avoue pas, celui qui ne rend pas l'hommage, (...) qui ne se reconnaît aucun suzerain, ne se fixe nulle part, ne demande aucune protection et ne peut prétendre à aucune" (1).

Le Tribunal de Chambéry poursuit désormais systématiquement les délits de vagabondage et de mendicité et vient de condamner un prévenu à un mois de prison avec sursis et trois ans de mise à l'épreuve, pour l'encourager à se réinsérer, à trouver un emploi stable et un domicile fixe. Une peine stimulante. Il faudra désormais compter les tribunaux au nombre des centres de formation.

Les papillons éblouis par le feu d'artifice des J.O. n'ont qu'à bien se tenir. Au moins tant que durera l'opinion fermement établie selon laquelle qui dit emploi saisonnier dit employé instable.

Transhumances, pour fêter son dixième anniversaire, et quitte à tomber sous le coup de la loi, se rappelle l'éditorial de son numéro 1 (mars-avril 1978): "...faire émerger les réseaux de relations qui errent déjà ça et là, vagabonder dans les souvenirs du passé qui traversent encore notre vie, partir à la rencontre de nouveaux déserts, de nouveaux visages, (...) tisser un lien social, créer un art de vivre ensemble, dire la culture ordinaire qui chemine sous le folklorique, la normalisation..." ●

(1) Philippe Meyer, L'Enfant et la raison d'Etat, Le Seuil, 1977.

Psychosociologue, Philippe KAEPPÉLIN est spécialisé dans l'animation des groupes de formation (enseignants, travailleurs sociaux). Son dernier livre, consacré à L'Ecoute Mieux écouter pour mieux communiquer (ESF Editions), en fait l'auditeur privilégié des sons de tous les jours, paroles et bruits. "Il ne suffit pas de se taire pour écouter, écrit-il, l'écoute requiert un état d'être; elle résulte d'un apprentissage. Elle implique même un savoir-faire silence ouvert sur l'indicible, au-delà des paroles..."

VIVE LE CHANT DU COQ, GARE À LA BASSE-COUR!

Philippe KAEPPÉLIN: Un village qui s'éveille c'est comme une ruche qui commence à bourdonner. Il y a aussi bien des cris d'oiseaux, des cris d'enfants, les clameurs un peu plus rudes d'un agriculteur qui couvre de sa voix le bruit de son tracteur, un marchand ambulant, deux maçons qui commencent leur journée. Les voix tout à coup remplissent le village qui fait caisse de résonance. Ça donne une sorte de chaleur humaine, parce que le bruit c'est la vie. Le problème est qu'il soit domestiqué, harmonisé de telle sorte qu'il ne devienne pas une nuisance, un stress, une agression. L'invasion de la machine est aussi responsable d'une sorte d'intoxication par le bruit. Une seule tronçonneuse mise en action, et c'est toute une vallée qui résonne...



René SIESTRUNCK: et c'est exagéré par rapport à son utilité sociale, sa productivité. La proportion n'est pas

respectée entre son volume de bruit et son utilité. On peut penser qu'une ville dont l'économie ne dépendrait que d'une usine supporterait pour des raisons existentielles bruit et pollution. Le premier quidam venu armé d'une tronçonneuse agresse toute une vallée pour faire son bois de chauffage. Ça va bien au-delà. Il y a des machines dont le niveau sonore n'est pas étudié sous prétexte qu'elles servent en pleine nature.

P.K. On sent qu'il y a quelque chose d'abîmé dans la nature, le silence faisant lui-aussi partie de la nature; de même que le silence fait aussi partie de l'atmosphère du village. Il a ses nuits tranquilles et, en principe, ses soirées, ses matinées calmes, avec un rythme. Mais demeure le risque de transformer le village et la montagne en caisses de résonance de moteurs divers.

R.S.: Il y a aussi des nouveaux bruits dans le village, ceux liés à son occupation, au séjour touristique. Tondeuse à gazon, choc des boules de pétanque.

P.K.: C'est le problème d'une densité de population. Entre l'isolement superbe du chalet qui s'entoure d'un immense jardin et la maison mitoyenne (*où tous les bruits sont mis en commun*), il y a des accommodements à trouver, de telle sorte que les gens ne se marchent pas sur les pieds sans que d'autres soient privés d'activité collective. Cela demande d'aiguiser son attention à ce qui se passe autour de soi.

Un hameau qui l'hiver est frileusement recouvert d'une cape de neige avec deux personnes par maison, en été en aura plus d'une cinquantaine qui risquent de s'assourdir mu-

tuellement. Ceci amène à reconnaître certaines règles dites "de bon voisinage": respect d'un certain silence, d'horaires, de certains lieux de passage afin d'éviter agressions et stress, involontaires mais néanmoins réels.

Pourquoi cette question du silence et d'un certain respect du lieu qui nous est donné, si ce n'est pour que nous puissions mieux nous entendre, entre personnes tout d'abord, mais aussi avec nous-mêmes? "De la musique avant toute chose" (comme on dit). Mais avant la musique, le silence. Sinon, c'est le tintamarre.

R.S.: Un niveau sonore trop élevé devrait être considéré comme une intrusion dans l'espace d'autrui, une sorte de violation de domicile. Je possède 10 m² mais avec ma trompette, j'en occupe 10000.

Dans un village où il y a beaucoup de locations saisonnières, chaque famille arrive avec ses bruits bien à elle. C'est par eux qu'on la connaît, bien avant qu'elle se soit présentée à ses voisins, si elle a le souci de faire cette démarche.

Et le silence, y a-t-il un silence de la montagne comme il y a un silence de la mer?

P.K. Oui, et il est original parce qu'il est lié à la vision d'immenses espaces. Je ne dissocie pas l'écoute de la vision. Il y a une synergie parole/vision/écoute. Il me semble qu'en montagne on goûte le silence en même temps qu'une certaine vision des espaces. Vis-à-vis des bruits qu'on va entendre, celui de son propre corps, le souffle, les pas sur le sentier, l'envol d'un oiseau, le sifflement de la marmotte, y a-t-il un Nombre d'Or à trouver

pour les promeneurs en balade? J'ai rencontré des groupes importants qui se disséminaient



en sous-groupes de 4 ou 5 personnes au plus. C'est une unité optimum pour que dans une journée il se passe quelque chose entre des personnes jouissant ensemble du silence dans la montagne. Une très grande part de ce qu'elles vont se dire va provenir de leur manière de commenter ce qu'elles sont en train de voir, de sentir dans cette montagne. D'où l'importance de s'entendre parler. C'est s'entendre vivre à ce moment-là.

La moto tout-terrain aux oreilles du promeneur, empêche ce dernier de voir la gentiane ou la soldanelle. Pouvoir jeter son cri devant une fleur, ça fait partie du silence.

R.S.: D'un autre côté, le silence absolu c'est la mort

P.K. Les japonais ont fait des

expériences. On peut faire mourir un enfant si on le prive de tout bruit dans les semaines qui suivent sa naissance. Une chose est le bruit-nuisance, parasitage qui est un facteur de non-écoute, autre chose le bruit humanisé qui s'accorde avec le silence. Il y a le tintamarre, le chambard et il y a la musique qui n'exclut pas le silence. Et il y a une musique de la montagne. La Clarée est merveilleuse, elle a son chant caractéristique. D'autres torrents ont aussi leur chant, jamais indépendant de la vision qu'on en a: clarté, rivage, alentours. Il y a une consonnance qui s'exprime par ce précipité d'audition et de vision, avec le chant de l'eau. C'est bien autre chose que la mer. Qui dit montagne, dit couleur du ciel, résonnance... Je me sens beaucoup plus à fleur d'onde avec un torrent qu'avec la

mer. Les poètes l'ont dit: "la mer, la mer toujours recommencée". Pour moi, en montagne, le ruisseau est toujours nouveau, le torrent toujours vivant, élan de vie.

Il faudrait dire aussi que le silence partagé à plusieurs dans la montagne permet justement cette forme de résonnance de tout ce qu'on a pu se dire quand on était dans la vallée, quelques semaines ou même quelques mois auparavant. La pensée, ce sont des paroles anciennes qui retentissent. La méditation est à la portée de tout le monde.

Je parlais tout à l'heure du va-et-vient entre la vision et l'écoute. Il y a ainsi un silence particulier dans la neige. La neige a son silence. Certains glaciers ont leur silence que n'ont pas d'autres types de montagnes.

Finalement, j'ai perçu l'écoute

comme un sixième sens. Ainsi quand j'écoute la montagne: tout à la fois, je la vois, je l'entends, je la touche, je la goûte et je la respire. L'écoute rassemble un peu les cinq sens. Mais j'en oublie de parler du bruit qui peut devenir agression, nuisance s'il n'est pas contrôlé, selon les fluctuations saisonnières.

R.S.: Avant dans les villages, chacun avait son espace, plus ou moins mitoyen, plus ou moins délimité, avec pas mal de conflits bien sûr. C'est une vie qui n'avait rien d'idyllique, mais qui était pacifique au moins sur point: personne ne produisait de bruit assez agressif pour empiéter sur le monde d'autrui, pour faire éclater la bulle minimale dont chacun, chaque groupe a besoin pour exister, pour conserver son identité. "Transistors", mécaniques en tous genres ont fait éclater tout cela. L'intimité est devenue aussi

éphémère et fragile qu'une bulle de savon.

Le parcellaire joue un rôle, l'emplacement des communaux aussi. Une très ancienne civilisation rurale avait su trouver un usage de ce sol, par delà ses extrêmes divisions. Une très récente civilisation rurale, la civilisation touristique s'est, jusqu'à présent bornée à changer l'affectation du sol, sans faire évoluer des notions comme celles de limite, de droit d'usage et d'usage commun, de mitoyenneté.

"Communal ne veut pas dire parking". Un espace communal ce n'est pas un espace qui appartient alternativement à chacun, mais qui doit pouvoir servir simultanément à tous, ce qui exclut tout usage privatif même momentané. Par opposition à cette appropriation non-conviviale des communaux, il y a une perte des usages communautaires, transférés pour leur gestion à la commune qui "devrait" ces services aux habitants. De l'assistanat en



germe.

Au Rosier, il y avait 128 habitants en 1851. En 1968, au point le plus bas, ils ne sont plus que 23. Les 128 vivaient et travaillaient ensemble, dispersés dans les champs. Les 6 à 700 résidents de l'été au Rosier, camping compris, font exactement le contraire. Ils sont oisifs ensemble, du matin au soir. Cela dans un espace façonné par et pour un mode de vie complètement différent. Les maisons, autrefois instruments de travail, sont maintenant des équipements de loisir. ●

L'OREILLE ABSOLUE

L est là, sur son lit, à écouter le silence. Alors il se croit prêt, dans cette absence de tout, pas un chien, pas un être humain, rien que le silence, à écrire son Traité sur l'ouïe.

Sitôt qu'il se met au travail retentit un de ces bruits dont la campagne a le secret. On fend du bois.

On frappe à la porte. La nappe de silence est rompue. Le lieu était pourtant idéal pour rédiger cet essai. Il s'y est tant préparé, entraîné. Son ouïe est devenue si fine qu'il entend tout ce qui se passe au loin avec beaucoup plus de netteté que les auteurs de ces bruits. Le lieu idéal, une plâtrière désaffectée, au fond de la forêt, un endroit privilégié pour une cure de silence devient le pire des lieux, une vraie caisse de résonance.

L'ouïe est le plus philosophique des sens. Elle surpasse le cerveau en importance. Le Traité progresse aussi par la méthode expérimentale, la méthode d'Urbantschitch qui consiste à répéter une phrase contenant par exemple des /brefs/, une centaine de fois pour commencer, puis une autre centaine de fois de plus en plus vite. Le sujet doit distinguer le /dur/ du /mou/. De quoi devenir sourd ou fou, ce qui revient au même. La comédie tourne à la tragédie.

Comme si le calme extérieur pouvait engendrer le calme intérieur. Comme si le calme du dehors ne devait pas à la fin nous jeter dans la plus grande agitation. ●

Thomas Bernhard, La Plâtrière, Traduit de l'allemand par Louise Servicen, Gallimard, 1974.

QUELLE FRONTIÈRE?

Transhumance en Val Venoste

par Brunamaria Dal Lago Veneri

Cet article, adapté de l'italien, est extrait du n° 11 de la revue ETNIE, science politique et culture des peuples minoritaires. Elle a publié des études sur les Vaudois, les émigrés valaisans, le Tyrol, le régionalisme et l'autonomie. Elle est diffusée par abonnement, chez Miro Merelli, Viale Bligny 22, 20136 Milano.

DEPUIS plus d'un millénaire, au début de l'été, un troupeau de milliers de moutons venant des terres rudes du haut Val Venoste grimpe sur les glaciers alpins pour redescendre dans l'herbe des riches pâturages autrichiens; une transhumance émouvante, immuable dans le temps et la forme qui témoigne au cours des siècles des liens indestructibles entre les populations des deux versants et du caractère artificiel des "saintes frontières infranchissables".

Au beau milieu d'un univers enfièvre, où l'homme est partagé entre l'angoisse du présent qu'il ne sait pas arrêter et celle du futur qu'il ne sait pas élaborer, un phénomène comme celui de la migration des troupeaux du Val Venoste peut paraître incroyable.

Le Val Venoste est une des plus intéressantes vallées du Sud Tyrol (Haut-Adige). L'Adige y prend sa source, poètes, sculpteurs et peintres de renommée internationale y sont nés; c'est en somme un lieu très progressiste et de traditions bien enracinées. Au point de vue géographique, le Val Venoste

s'ouvre en partant de Merano, d'ouest en est en divisant les Alpes atésines en deux groupes, celui de Tessa (au nord), celui d'Ortles (au sud); il touche la Suisse par la vallée latérale de Martello et l'Autriche par toutes les vallées rive gauche.

De tous temps, le Val Venoste a été milieu de commerce et d'échange avec les pays voisins, et a, comme souvent les vallées des frontières, une certaine répugnance à considérer comme infranchissables et sacrées les limites politiques des Etats (...)

Mais venons à nos moutons.

Le fond de la vallée est couvert de vergers et de cultures luxuriantes. En altitude, un vent local et l'érosion des eaux ont produit un sol acide et rude, propre à l'élevage d'une race de moutons réputée pour la laine et la viande. Les troupeaux sont pour la partie haute de la vallée indissociables de l'histoire des hommes, de leurs traditions et de leur identité.

Ainsi, chaque année en juin, les bergers du Val Venoste conduisent leurs

troupeaux à travers le Val de Senales et le glacier du Giogo Basso vers les hauts pâturages du Ventertal, en territoire autrichien. Une procession de 5000 bêtes gagne le glacier par une dénivellation de 1600 m.

Ce droit de pâture ne doit pas tomber en désuétude, disent les bergers et pour le maintenir ils faut chaque année parcourir les antiques sentiers. Cette histoire remonte au XVIème siècle, précisément en 1550, quand le Ventertal et le Val Venoste constituaient une même paroisse et que les morts étaient enterres au cimetière de Sainte-Walpurgie à Goflau. Les morts de l'hiver étaient conservés dans la neige jusqu'à la fin du printemps et transportés dans la vallée quand le dégel le permettait.

Il semble que le droit de pâture dans le Ventertal ait été apporté en dot par les femmes de cette vallée, en complément d'un territoire de 5500 ha que les Venostains continuent à utiliser.

Chaque année, depuis cette date, au début de juin, les 65 éleveurs de moutons du Val Venoste haut et bas

reunissent leurs troupeaux à Vernago, localité supérieure du Val Senales où se fait le départ de la transhumance. Les bergers arrivent avec leurs bêtes, les marquent de couleurs différentes et les divisent en groupes. Le premier est celui des animaux les plus forts, ensuite viennent les mères et les jeunes agneaux et enfin les bêtes d'un an. Le soir les bergers dorment avec leurs troupeaux; on tire au sort ceux qui partiront les premiers et, à l'aube, au son des sonnailles et des aboiements, le premier groupe se met en route. Après avoir traversé les gras pâturages de juin, ils arrivent à la limite des bois puis encore plus haut, là où subsiste la neige de l'hiver; les bêtes rechignent à monter et enfoncent par endroits jusqu'au poitrail; les bergers les encouragent de la voix, poussent, rattrapent celles qui s'écartent du convoi et la progression continue.

On arrive au pied des glaciers. La blancheur de la neige est constellée des points gris et noirs des moutons qui se suivent en paquets ou à la queue-leu-leu. Au sommet, dans le refuge attendent les

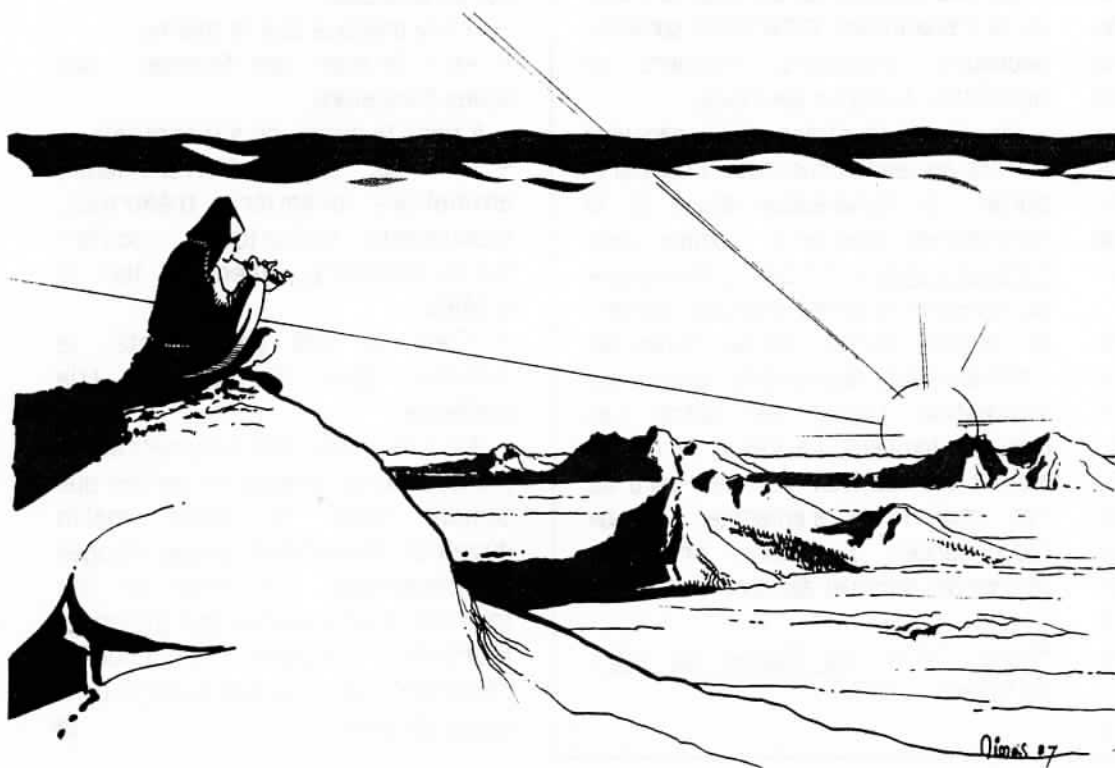
douaniers et un repas chaud; les moutons se reposent dans le vent, mais semblent anxieux de la descente sur l'autre versant. Il est cependant moins difficile.

Prompt au départ, le troupeau flaire l'odeur de l'herbe de la vallée. Les chiens ne se fatiguent plus à les pousser et à les rassembler. Les bergers portent dans les

bras les agneaux épuisés par la longue marche. Le soir venu, ils se réunissent dans les cabanes occupées depuis des siècles par les gardiens de troupeaux. La nuit se passe à boire, à chanter et à préparer le retour.

Trois bergers seulement, munis de jumelles, restent pour la surveillance des 5000 moutons. Le troupeau s'égaille sur le domaine qui lui est familier. Les dangers sont toujours les mêmes: le loup, le renard et les rapaces, les orages, mais à la fin de l'été, bien nourri, le troupeau se trouvera augmenté de près d'un tiers.

A la mi-septembre les bergers reviennent pour aider au parcours de retour, de la vallée qui commence à jaunir au glacier couvert des premières neiges d'automne et c'est à nouveau le Val Venoste. On garde en mémoire certains retours particulièrement dramatiques, comme celui de 1981, où une tempête de neige mit le troupeau en péril et où les moutons furent sauvés, à moitié engourdis de froid, par les hélicoptères.



PERTE D'UNE CANNE À LA FRONTIÈRE

LA MONTAGNE est initiatique à tous les âges de la vie. Vers la maturité déclinante elle est révélatrice, elle réintroduit le temps dans l'existence. C'est ainsi que Gilbert perd une canne très chère et chargée d'affectivité au cours d'une randonnée. Tout s'enchaîne ensuite. Objets et êtres l'abandonnent les uns après les autres. Il n'aura d'autre issue que de s'épuiser en une ascension douteuse à retrouver une origine, sa jeunesse, un état de pureté d'un temps où on lui était fidèle.

Au sommet, ce temps perdu se donne à lui dans un silence immatériel, ni celui du commencement, ni celui de la fin du monde "mais un silence doux, feutré comme le vol d'un couple de ces aigles qui, plus bas, sans un cri, sans un battement d'ailes, planent dans les courants ascendants." Le silence, ce temps suspendu, a son envers, "l'autre vie" qui se manifeste par "sa misère la plus insupportable: le bruit."

Entre le silence et le bruit, la

montagne de la méditation et la plaine de toutes les concessions, il y a un espace-tampon. La géographie comme l'économie du roman exigent un sas. C'est une buvette au bord de la route où se rassemblent différentes sociétés: pêcheurs, chasseurs, routiers et alpinistes. A chacun ses rêves.

On est à la frontière et la tenancière est une ancienne prostituée. Frontière, bordel, le romanesque abuse de la contrebande charnelle, comme dans Forever Valley (Cf T.24). L'étymologie du fantasme ne dirait-elle pas, bordel, de l'anglais *border*, limite. Toutes les frontières sont des bordels: la vie y est clandestine. Chacun est autre. Les masques tombent. La vie et le roman aiment ces facilités: un lieu-zéro où l'on choisit de s'enfermer ou de recommencer. Frontière, proximité obligée des corps et des demi-mondes. ●

Michel DEON, La Montée du soir, Gallimard, 1987.

MER ET MONTAGNE

Ah ! la montagne, ses plages, ses plans d'eau, ses alignements de corps bronzés...

- Il n'y manque que la marée.
- Ah ! la mer, ses falaises, ses voies d'escalade...

- A part la neige, on s'y croirait.
- Ah ! les sports d'hiver, leurs animations, premières théâtrales, monuments historiques, sculptures, peinture, cinéma et tout le tralala.

- C'est la fête permanente, la culture sans forfait ni file d'attente.

- Ah ! la ville, ses kilomètres de pistes noires, bleues et vertes que dament dans le petit matin duveteux d'énormes puces rouges et chenillées. La ville et les fourmis multicolores qui glissent, tournent, chutent, s'ébrouent, repartent, la ville aux quatre-cent coups de soleil... ●

E

Si, si je vous assure, en courant, sans reprendre son souffle, au Dôme des Ecrins, il est monté.

- C'est époustouflant !

- Et lui, en monoski, la Casse Déserte, il a descendu !

- C'est ahurissant !

- Et je ne vous parle pas de la Vallée Blanche en vélo, du Mont Blanc en luge, du record de l'heure à pied et à reculons...

- C'est extravagant !

- L'autre jour, asseyez-vous confortablement, j'en ai vu un, sur un sentier tout ce qu'il y a d'ordinaire, tapissé d'aiguilles de mélèzes, un bon sentier de par ici, eh bien, savez vous ce qu'il faisait ? C'est comme je vous le dis, il marchait.

- Il marchait, c'est à peine croyable. Un original !

- Il soufflait seulement un peu, une goutte de sueur au front, et il m'a salué, l'air nullement hagard. Mais où s'arrêteront-ils ?

- C'est hallucinant ! ●

AU LOUP!

1974-75. Dans la vallée de la Clarée, une population dit non à une autoroute-voie express et au tunnel sous le col de l'Echelle. Des moutons, pas de camions ! La Paix ! dit-elle. L'unité des natifs du cru, agriculteurs et des néo-ruraux se fait spontanément. Une unanimité rare. Un modèle qui ne s'est pas retrouvé par la suite lors des luttes contre les mines d'uranium à Névache et les barrages de la Meije.

Treize ans plus tard, la parole des opposants semble avoir toujours du poids, tant il est vrai qu'une nouvelle menace susciterait à nouveau des réactions radicales.

Diplomate, Pierre Bernard-Reymond, député des Hautes-Alpes, présentant le Syndicat mixte d'études pour le tunnel sous le Montgenèvre (SETUMONT) écrit : "la vallée de Névache est un site très sensible qui s'accorderait mal d'une traversée sur toute sa

longueur d'une voie à fort trafic." Mais, vu de Gap ou de Marseille, Montgenèvre ça veut dire une zone qui va de Cervières à Névache ! C'est ça la géopolitique. Depuis ces propos, une société d'étude a été choisie et c'est la seule qui envisage un tunnel sous



l'Echelle uniquement. Affaire à suivre. Le complexe d'Hannibal a encore frappé.

Avec moins de tact, Marcel Lesbros, président du Conseil Général, quand il évoque l'hypothèse d'un tunnel routier sous le Montgenèvre n'oublie

jamais d'ajouter "ou sous le col de l'Echelle", comme lors de ses vœux (!) aux Briançonnais prononcés sur la radio Fréquence Pass' Montagne.

Ne voulant pas passer pour rétrograde, l'Association des opposants au projet autoroutier Sisteron-Grenoble par Gap et le Champsaur (ADOPAGEC) est favorable à un désenclavement mais selon le principe qu'on peut résumer par "faites ça chez les autres mais chez moi" et insiste sur la modernisation du transport ferroviaire et une liaison avec Bardonnèche, par la vallée de la Clarée avec un tunnel sous l'Echelle. "L'accès des véhicules routiers sur les navettes pourrait se faire à hauteur de La Vachette pour éviter de tracer une voie routière dans la vallée de Névache".

Les loups sont bien de retour dirait Emilie Carles.

TOURISME RURAL INTÉGRÉ

La Casamance ouvre ses portes

par Marc Pascal

LE livre de M. Scibilia est le meilleur guide actuel de Basse Casamance. Le meilleur dans le sens où ce n'est pas un guide, mais une véritable invitation au voyage, à la découverte de ces gens qui nous accueillent. Pas de circuit touristique, ni restaurants les moins chers, plages les plus belles... En revanche on y apprend la signification sociale de certaines cérémonies, le rôle que joue le riz dans la société Diola, quelques caractéristiques nuancées à propos du Sénégal et cela sans s'en rendre compte, au fil des pages.

Cela doit permettre au touriste de mieux comprendre l'environnement de ses vacances. Cela lui permet aussi de mesurer les efforts entrepris par les habitants de ce pays pour créer cette infrastructure et cet état d'esprit si particulier.

Le tourisme rural intégré, c'est d'abord l'histoire d'un entêtement ethnologique prônant l'intégration sociale et culturelle en réduisant le contraste entre les installations destinées aux touristes et le niveau de vie des populations locales: il s'agissait de ne pas briser un équilibre architectural (certaines constructions ont même permis aux villageois de renouer avec des traditions d'habitat), d'utiliser des matériaux locaux, de valoriser les transports locaux (pistes et pirogues).

L'investissement nécessaire à cette infrastructure fut réduit au minimum (40.000 FF pour 30 à 40 lits par campement; pas de travaux d'aménagement).

Mais l'entêtement sociologique le plus remarquable est celui qui consistait à impliquer absolument les villageois à ces projets. L'auteur cite ainsi un village où il a fallu 52 réunions (une par semaine pendant un an) pour que les villageois

comprennent et intègrent le projet puis se mettent à la construction du campement. Aujourd'hui la maîtrise de cette forme de tourisme leur



appartient (emplois locaux, comités de gestion) et les bénéfices dégagés sont affectés par eux à différentes actions pour la communauté (agriculture, maternités, cases de santé, groupe scolaire, décortiqueuse à riz, amélioration des pistes, construction de mosquées, achat de pirogues, etc).

Il y a là une grande leçon pour les

"développeurs": l'implication, la concertation des paysans, leur appropriation du projet sont les meilleures garanties de réussite d'une action de développement.

Le tourisme rural intégré c'est aussi l'histoire de l'engagement peu commun de trois sénégalais (le quatrième pilier étant un ethnologue français) dont un fonctionnaire qui prélevait sur sa propre solde un revenu pour un jeune collègue bénévole durant de nombreuses années. Après sa titularisation les deux soldes permirent de rétribuer un troisième bénévole!

Des résultats économiques? Les bénéfices des campements se sont multipliés par 6 de 79 à 8315 à 7 emplois créés pour chacun des 8 campements. Des effets induits considérables (alimentation, construction, réinvestissement des bénéfices). Bref, un petit modèle de maîtrise touristique par la population locale.

Mais force est de constater que cette maîtrise ne fait pas tout: il y a dans le tourisme un facteur extérieur, incontrôlable par la population locale. Il s'agit des touristes.

Si l'on mesure les efforts d'adaptation de cette population, on conçoit son amertume voire sa colère face aux comportements des touristes qui, tourisme rural intégré ou Club Med, rivalisent d'imagination: puits pollué par du savon, bouteilles, mégots, manque d'intérêt pour la vie du village et du campement, tenue vestimentaire négligée (ou absence de tenue vestimentaire), cadeaux-bonbons-piécettes qui développent la mendicité des enfants (qui se retrouvent parfois avec un capital plus important que celui de leurs parents), méfiance (racisme?) à l'égard du personnel (d'autant plus mal perçu qu'il fait des efforts considérables pour l'accueil), critique systématique de la nourriture, non-respect des cérémonies et des pouvoirs religieux

Cher ami Pascal,

Je vous salue très bien ainsi que toute la famille sans oublier personne. Je vous souhaite pour une deuxième fois Bonne Année 87 à vous et à Madame et aux enfants ainsi qu'aux élèves qui sont dans vos écoles.

Pour Madame dites-lui qu'elle n'a qu'à envoyer quelque chose de l'année 87 et vos enfants eux-aussi qu'ils m'envoient une paire de chaussures en cuir. Et vous envoyez-moi quelques sommes parce que je suis en fabrication de ma maison.

Pour la réponse, il ne faut pas attendre l'arrivée des photos que vous avez envoyées en France.

Si vous voyez que je vous écris une lettre c'est parce que toi et ta famille me plaisez beaucoup. J'ai beaucoup d'adresses de touristes que j'accompagne dans les îles. Ils m'envoient toujours des cadeaux de France ou de Suisse mais je ne leur écris pas de lettres. Ils me plaisent mais pas comme vous. Entre vous et eux c'est différent. Je vous aime beaucoup vous et votre famille. Je compte beaucoup sur vous jour et nuit parce que vous formez l'avenir de demain pour les Sénégalais.

C'est pour cela que je vous aime beaucoup et c'est pour cela que je vous adresse une lettre. Je vous remercie beaucoup.

Lettre d'un piroquier de Missira, village visité trois fois par semaine par les touristes de Nouvelles Frontières et d'autres compagnies.

et spirituels.

C'est à se demander si le tourisme rural intégré ne doit pas sa réussite à la modicité de ses prix. La rencontre culturelle semble être un objectif mal atteint, aux contraintes extrêmement délicates. A la lecture de cet ouvrage on s'interroge sur l'urgence qu'il y a à préparer, à éduquer le touriste. C'est une autre leçon pour les développeurs: il est plus facile de réussir à



SOURIEZ FRANCE

implanter les infrastructures propices à un développement intégré que d'informer et de sensibiliser les populations occidentales à leurs responsabilités. C'est bien là tout l'enjeu d'un véritable dialogue nord-sud dont le tourisme n'est qu'un aspect sectoriel.

En attendant, les paysans d'un village ont averti leurs hôtes en placardant à l'entrée d'un campement une formule humoristique et tragique à la fois:

"Ne donnez aux enfants ni bonbons ni argent; ne nous photographiez pas sans sommation!" ●

M. Scibilia, *Tourisme au Sénégal*, L'harmattan, 1986.



Ne soyez pas étrangers aux touristes", tel est le thème de la nouvelle campagne de sensibilisation à l'accueil lancée par le secrétariat d'Etat au Tourisme. Les professionnels apprendront ainsi par l'intermédiaire d'une brochure à connaître les goûts du belge, ce "bon vivant", ceux de l'allemand "organisé et exigeant" ou de l'américain, ce "maniaque de l'hygiène". C'est trop ou trop peu et cette psychologie comparée des peuples est entachée de stéréotypes. La nouveauté vient de ce qu'on s'adresse aussi à l'homme de la rue, vous et moi et tout un chacun, amené à croiser un touriste, à lui parler ou tout simplement à faire partie de ce paysage dont il tirera ses souvenirs de vacances et à partir desquelles il forgera son opinion sur notre pays.

Toutes ces recommandations restent cependant des procédés de simulation -il s'agit de faire impression, de séduire, par divers artifices-procédés qui ne pourront indéfiniment remplacer un questionnement plus large sur le

rapport à autrui et l'identité d'un pays comme la France.

Le Comité Régional du Tourisme de Bretagne vient de changer ses slogans. L'un d'entre eux proclame: "Drôle de lieu de vacances, les sourires y sont naturels, pas saisonniers". D'où l'on déduit que ce qui est saisonnier n'est pas naturel, mais fatalement contrefait, commercial et que l'accueil ne doit pas obéir aux seules techniques mais traduire une vérité humaine.

La saison serait anti-naturelle, une plage de temps construite pour recevoir les touristes, un stratagème. Le touriste venu en Bretagne ne consommera pas les apprêts d'une saison, mais un peu de la vérité quotidienne du pays. Cette "désaisonnalisation" est une première, même si pour le saisonnier, cet être anti-naturel, elle ne s'allonge pas pour autant. Quant à croire qu'on sourit avec le même naturel au mois d'août dans un supermarché qu'en février au Bar de la Marine... ●

LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE TOURISTE

LES hôtels sont le réceptacle d'une société neuve qui gagne de notre poche et imite un luxe que lui apprirent les films et les journaux. (...) Ces messieurs et dames circulent sous l'aspect médiéval des uniformes sportifs. Ils chaussent les skis, grimpent les pentes et se cassent glorieusement les jambes. (...) De loin, par ma fenêtre, ce monde me donne le spectacle d'équipages de chevalerie, au milieu des oriflammes, des lances, des écussons, des fanfares, des tribunes d'un tournoi blanc. (...) A Morzine, je ne peux avoir échange avec personne. A peine ces gens ont ils l'usage de la parole. Ils ne se servent de la bouche que pour manger. ●

Jean Cocteau, *La Difficulté d'être*, 1947.

LA VERTE

par René Siestrunck

A l'heure dite, pas une minute de plus, les deux pisteurs dont les postes de radio portés en sautoir barraient la veste jaune d'une diagonale noire, s'élancèrent dans la piste rouge, ourlant de fins virages avec un plaisir évident. Toujours les mêmes qui se tapent le sale boulot, dit Jean qui ramait dans la piste verte qu'on avait oublié de damer et qui, le comble, débutait par un faux plat. Une vraie montée, plutôt. Il fallait pousser comme une bête sur les cannes pour rejoindre la station avant la nuit. Jean était régulièrement le dernier arrivé. Au bas de la piste, il trouvait le local où il rangeait ses skis fermé et en rentrant chez lui il passait devant le bistrot où ses copains lui tendaient une chope de bière pour se

moquer mais aussi par amitié. Il refusait parce qu'il était en sueur malgré le froid et que les mèches échappées de son bonnet lui collaient au front. Il sentait le chien mouillé et ne voulait pas se présenter ainsi devant la clientèle sélect de la station, pas plus que devant ses collègues dont l'art de la frime faisait souvent fonction d'art de vivre.



Il avisa un point rose dans le virage. Merde, jura-t-il en lui-même, car la formation à l'accueil prodiguée par son patron faisait son effet et lui

interdisait de prononcer des gros mots tout fort. Une débutante. Je vais encore arriver en retard. Le marchand de journaux sera fermé.

Le point rose devint une tache rose. Puis des bras et des jambes poussèrent à la tache rose qui était même douée de la parole. Passez, je vous prie, vous allez plus vite que moi, dit-elle. Jean resta silencieux. Il avait décidé de rester calme. D'ailleurs, crier tout de suite ne sert à rien, il l'avait constaté. La jeune femme avança de quelques mètres dans la neige collante. Elle passa le virage. Le brouillard attendait, comme un troupeau rassemblé par un chien efficace. Mais enfin, passez, monsieur, je n'aime pas sentir quelqu'un derrière moi, ça me paralyse. Jean

contenait sa rage avec peine. Sachez, mademoiselle, que je suis chargé par la Société qui m'emploie de fermer la piste que vous empruntez actuellement. Fermer, cela veut dire signaler, voire secourir tout skieur qui s'y trouverait en difficulté. En conséquence, mademoiselle, je vous serais reconnaissant de bien vouloir avancer...

La piste verte n'était qu'une suite de longues traversées avec de très larges virages. Jean la savait par cœur. Quand il le pouvait il coupait à travers la forêt, slalomait entre les souches de pins comme un écureuil ivre.

C'est votre premier jour de ski je parie, dit-il pour détendre l'atmosphère. Oh non, le deuxième, répondit la skieuse. Ses chaussures

sortaient des fixations à chaque pas. Skis de location, bien entendu. L'air tout à coup goguenard, Jean dit comme je dois vous engueuler jusqu'en bas, dites-moi tout de suite votre prénom, ça nous aidera un peu à nous supporter. Elle répondit précipitamment Marcelline. Puis se reprit, oh mais vous êtes gonflé, vous, restez poli, si vous croyez que je m'amuse. Ah non, dit Jean, vous inversez les rôles, c'est vous qui faites du ski pour votre plaisir, moi c'est mon casse-croûte, un point c'est tout, un moyen de locomotion.

Le brouillard qui montait était digne de toutes les comparaisons trivialement poétiques: l'ouate, les molles écharpes éfilochées, les perles de soie. Jean sortit le

grand jeu et Marcelline sourit à ces évocations cotonneuses. Cela ne la faisait pas avancer plus vite pour autant. Quelle silhouette ridicule, ces gestes sans coordination, un mannequin rosâtre et grotesque. Pourtant les points de contact du vêtement et du corps laissaient imaginer des formes rondes, dignes d'être enlacées, à n'en pas douter par des bras musclés comme ceux de Jean. Mais quelle catastrophe sur les planches. Heu, vous savez bien faire la cuisine, lança-t-il tandis que son pourpoint commençait à brûler. Je me débrouille, j'ai mes recettes, si je veux je peux. Vaste programme dit Jean comme s'il se parlait à lui-même.

Le brouillard était de plus en plus dense. Il fallait se guider d'un arbre à l'autre

pour briser l'angoissante sensation de sur-place, du manque absolu de repère, du flottement intégral dans l'éther floconneux.

Et l'été, qu'est-ce que vous faites ? A question vicieuse, réponse toute prête. L'été ? J'attends l'hiver, pardi. Magnez-vous, bon dieu, on va finir à lampe frontale.

Je fais ce que je peux. Vous êtes toujours comme ça ou ce soir c'est spécial ? Le marchand de journaux va être fermé. Pardon, je suis un peu nerveux. Et puis j'ai commencé un puzzle, cinq-mille pièces, ça vous dit quelque chose ? J'aimerais l'avancer un peu. C'est une montagne pendant une tempête de neige. C'est costaud, rien que des gris et des blancs. Avant ce puzzle j'avais jamais pensé que le



blanc pouvait avoir autant de variétés. Mais je m'en sortirai. La neige, c'est pas ce qu'on croit. La blancheur immaculée, c'est pas vrai. C'est plein de saloperies, du jaune, du gris, du rose, c'est tout sale la neige.

Oh, une cabane. C'est la cabane du douanier. La frontière est là, à portée de la main. Vous connaissez la légende? Elle dit que la fille du douanier était très belle et qu'elle se promenait nue dans les bois, frottant son corps nubile contre l'écorce des arbres. Les contrebandiers cherchaient à en voir toujours plus. Et pan! le douanier leur tombait dessus.

Ca vous ennuerait de regarder d'un autre côté un instant. Marcelline déchaussa et se dirigea vers la cabane du douanier. Le brouillard mêlé

de nuit était une matière grisâtre dont on pouvait détacher des fragments. Jean jonglait avec des boules de brouillard, passe-temps traditionnel du pisteur. Il attendit une éternité. Il faisait nuit maintenant. Marcelline revint, chaussa ses skis sans un mot. Peut-être était-elle indisposée? Ses gestes étaient de plus en plus gourds, mais elle avançait courageusement et Jean se rappelait que ses yeux riaient. C'est rare la gaieté.

La caresse poisseuse du brouillard devenait une sorte de guide. Arrivé au Bois des Espagnols, Jean dit auriez-vous l'extrême obligeance de m'attendre un instant? Jean s'isola derrière un pin, entièrement absorbé par la brume. Marcelline attendit infiniment. Jean revint. Oh



mais vous êtes toute blanche, c'est du givrard brouillant. Pardon? Oui, du brouillard givrant, grâce à lui le temps s'écoule plus vite. Ceux sur lesquels il s'abat traversent les siècles au grand galop. C'est une histoire de berger. Vous n'êtes pas obligée de la croire. Je suis sûre que la fille du douanier couchait avec son père. Maintenant le marchand de journaux est fermé. Un abruti d'ailleurs, juste bon à vendre du crime passionnel.

La piste est lisse et soyeuse. On glisse sans prendre de vitesse. Le brouillard s'est déchiré sur un merveilleux semis d'étoiles. Le septentrion rosit déjà. Marcelline s'est arrêtée face à Jean. Elle a posé sa tête sur son épaule. Ah, qu'elles tournent ces étoiles,

LIBRAIRIE

qu'ils sont fantaisistes et coquins ces fragments de matière qui flottent dans l'espace, qui dansent sur la langue de Marcelline et pigmentent ses petits seins. La nuit infinie blanchit, la nuit se déchire. Là-bas au bout de la piste, les croissants chauds, le thé citron, le rhum, le lit moelleux et les yeux clos sur un rêve commun. Pousser sur ces bâtons, que c'est dur!

Finalement. Doit-on dire finalement? Qu'est ce qui a une fin? Alors enfin ou en fin, il y eut le schuss final. Glisser jusque devant les collègues goguenards. La journée finissait bien. Le marchand de journaux il le retrouverait peut-être au bistrot. Il rouvrirait sa boutique. Ce n'était pas un mauvais homme.

Le schuss se passait bien. La skieuse semblait moins cruche que tout à l'heure, avec ces mèches grises et blondes que Jean n'avait pas remarquées tout à l'heure. Dans quelques instants bonsoir madame et bon séjour. Jean soulageait ses épaules meurtries par les bretelles du sac. Seulement il y a un "seulement". Seulement "il n'y avait plus de station".



Au "services des givrés" de l'hôpital de Barbençon, on attache une grande importance dans le traitement des malades à la nuance entre "plus" et "pas". Certains disent "il n'y a plus de station" tandis que d'autres

proclament "il n'y a pas de station". Le symptôme est assez décisif pour faire diriger sur "la cabane du douanier" -c'est ainsi que les infirmiers appellent entre eux le pavillon psychiatrique- ces vieillards hébétés que restitue la montagne à intervalles réguliers. Ce sont toujours des couples. Ils ont l'air de s'aimer beaucoup. On ne les dérange pas, tant que leurs turpitudes n'influencent pas les autres pensionnaires. ●

Aux Editions **Passage**:

Bernard Amy, La Provence en archipel, 128 pages, 75 F
Corinna Bille, Abîme des fleurs, Trésor des pierres, 104 pages, 70F.
Maurice Chappaz, Journal des 4000, Bienheureux les lacs, 96 pages, 60F.

Lapiaz Anatomie d'un paysage, photographies et commentaires de Michel Semeniako, textes de Michel Vinaver, postface d'Alain Bergala. 150F. Ce livre de photographie d'art explore la nudité et la richesse d'un étrange paysage caractéristique des hauts plateaux calcaires tels que le Parmelan, près d'Annecy.

Aux Editions **Transhumances**:

Nimos, Le Glacier Blanc, bande dessinée, essai d'anticipation et carte postale des paysages du Briançonnais. 50 F

Envoi franco de port.

Une seule adresse: Le Rosier Val-des-Prés 05100 Briançon.

TRANSHUMANCES 25

Editorial. Si d'aventure un vagabond 1

Dossier silence

Vive le chant du coq, gare à la basse-cour 2-5
Entretien avec P. Kaepelin 5
L'oreille absolue selon Thomas Bernhard 5

Quelle frontière ? ou la transhumance
ovine en Val Venoste (Italie) 6-7
Brèves et billets 8
Au loup! revoilà le tunnel 9
Tourisme rural intégré en Casamance 10-12
Accueil et sourire en France 12

La Verte, nouvelle 13-16
Librairie 16

Les dessins sont de Nimos, exceptés ceux qui
illustrent *La Verte* qui sont de Pierre Marin

Transhumances, revue saisonnière, paraissant
depuis 1978, est publiée par l'association du
même nom, domiciliée au Rosier, Val-des-Prés
05100 Briançon.

Dépôt légal à parution. Directeur de la
publication: René Siestrunk. Comité de
rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René
Siestrunk.

Imprimerie: Imprim'Vite, 26 rue de Valserres
05000 Gap. ISSN: 0182-3108

Abonnements: pour 4 numéros 40 francs
soutien 100 francs

CCP 247 38 D Marseille

LE GLACIER BLANC

En librairie



EDITIONS TRANSHUMANCES

NIMOS